NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

58 Nº 4 1931

Le Rôle de la femme dans la conversion des peuples païens

Édouard DE MOREAU

p. 317 - 339

https://www.nrt.be/fr/articles/le-role-de-la-femme-dans-la-conversion-des-peuples-paiens-3392

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

Le Rôle de la femme
dans
la conversion des peuples païens

Il est incontestable que les premiers chrétiens, les chrétiens de l'époque des persécutions, se délectaient dans la lecture de romans pieux et édifiants... De ces récits beaucoup ont été détruits à cause de leur tendance gnostique. Mais il nous en reste un bon nombre. Le héros principal y est tantôt le Christ, tantôt un apôtre. C'est là que nous voyons la Sainte Famille précédée dans sa marche à travers l'Egypte par des lions et des léopards, fort dévots, qui lui frayent les voies; là que nous lisons les apostrophes enflammées de saint André à la croix; là que nous voyons Pierre s'enfuyant de sa prison de Rome et rencontrant le Maître auquel il pose la question fameuse : « Domine, quo vadis? »; là que nous entendons le présomptueux Simon le magicien s'abattre lourdement sur le sol, après s'être envolé vers le ciel comme Jésus...

Un de ces récits légendaires nous est conservé dans les Actes de Paul. Thècle est une délicieuse jeune fille, fiancée d'un certain Thamyris. Or, voici qu'est arrivé à Iconium un homme « petit de taille, à la tête chauve, aux jambes arquées, vigoureux, aux sourcils joints, au nez légèrement bombé » et pourtant « plein de grâce » (1). C'est Paul, l'apôtre des gentils. D'une fenêtre de sa maison, Thècle l'entend prêcher. Paul parle, parle sans fin, de la foi dans le Christ, de la prière, de la chasteté surtout. Thècle ne bouge plus de sa fenêtre. Elle n'a plus d'oreilles que pour ces discours-là. Thamyris s'efface de sa pensée et de son cœur. Quand Paul est jeté en prison, à cause de ces doctrines nouvelles, elle se fait ouvrir la porte du cachot en donnant au geôlier un miroir d'argent et, assise aux pieds de l'apôtre, elle l'écoute parler des grandeurs de Dieu. A Antioche, où elle l'a suivi, le juge la condamne à être livrée aux bêtes. Dans l'amphithéâtre elle se

(1) *Les Actes de Paul*, c. III, trad. L. Vouaux, Paris, 1913 (*Les Apocryphes du Nouveau Testament*, sous la direction de J. Bousquet et de E. Amann.

jette, pour s'y baptiser elle-même dans une grande fosse d'eau où nagent des phoques. Les femmes réclament sa grâce. Elle revoit bientôt Paul qui lui donne l'ordre suivant : « Va et enseigne la parole de Dieu ». Elle obéit. Le récit se termine par ces mots : « Ayant éclairé beaucoup de gens par la parole de Dieu (à Séleucie), elle s'endormit d'un beau sommeil » (1).

Laissons ce roman, le plus frais et le moins prolixe de tous. N'en retenons que le thème général. Une femme qui s'associe à la prédication d'un apôtre. De très savants auteurs admettent l'existence de Thècle et sa participation à l'apostolat de saint Paul. Mais quand bien même toute cette charmante histoire ne serait que pure fiction, il faudrait dire qu'ici encore la légende est l'illustration des faits historiques; qu'elle met en saillie le trait distinctif d'une époque; qu'elle complète et nuance notre connaissance du passé. En effet, en ces temps lointains où le christianisme pénètre dans la société païenne, ou les fidèles poursuivis par les lois, par les lettrés, par la populace, n'osent encore paraître à la pleine lumière du jour, nous rencontrons en bon nombre ces Thècle, les femmes apôtres.

Notre intention, dans cet article, n'est pas de nous limiter aux premiers siècles du christianisme, mais de nous attacher aux *trois formes principales de l'action apostolique féminine, du premier au vingtième siècle*. Cependant, il ne sera question dans ces pages que de *l'apostolat direct*. Il nous en coûte de ne pas étendre notre sujet à l'apostolat de la prière, aux multiples œuvres d'assistance missionnaire fondées par des femmes; deux des trois œuvres apostoliques pontificales ne sont-elles pas dues à de courageuses chrétiennes, la *Propagation de la Foi* à Pauline Jaricot, et l'*œuvre de Saint Pierre Claver* à Madame Bigard? Mais nous devons nous limiter.

Collaboratrices dans le Christ Jésus.

Les femmes chrétiennes eurent, dès les origines de notre religion, l'ambition d'imiter la Samaritaine et, après avoir fait la découverte du Christ, de lui amener d'autres âmes, en leur

(1) *Les Actes de Paul*, c. XLI et XLIII, *op. cit.*, pp. 225 et 229.

disant : « Venez et voyez cet homme » (1). Pour ne pas s'étonner de la place importante que la femme prend dans l'apostolat, dès les origines chrétiennes, il faut se souvenir des paroles de saint Paul : « Il n'y a plus ni Juif ni Grec. Il n'y a plus d'esclave et d'homme libre. Il n'y a plus d'homme et de femme. Vous êtes tous un dans le Christ Jésus» (2). L'Évangile a fait de la femme l'égale de l'homme, en ce sens du moins, qu'elle est, comme lui, une personne, qu'elle a sa fin dernière propre, qu'elle ne peut pas être ravalée à la fonction d'un simple instrument, pour satisfaire la volupté d'un autre être créé. Il est inutile de prouver que cette conception chrétienne était une conception nouvelle (3).

Il y a lieu de croire que, pour certaines femmes chrétiennes de l'antiquité, de telles proclamations furent trop capiteuses et que cette première émancipation n'alla pas sans quelques excès.

A aucun autre âge on ne discerne dans l'Église de telles poussées de féminisme. A côté de vierges, d'épouses, de veuves, remarquables par leur zèle et par l'héroïsme dans le martyre, les Domitille, les Perpétue, les Potamiène, les Valentine, les Agathe, les Cécile, les Crispine, un bon nombre d'autres font peu édifiante figure : elles se croient chargées d'une mission spirituelle spéciale, elles s'élèvent contre l'autorité légitime ou tout au moins elles se mettent à la remorque des hérétiques. Le Saint Esprit, dans l'Apocalypse (4), reproche en particulier à l'évêque de Thyatire de permettre à une femme, nommée Jézabel, qui se dit prophétesse, d'enseigner, de séduire les fidèles et de faire pis encore. Vers la fin du IIe siècle de notre ère, un exalté, nommé Montan, se signale par des extases, des transports, au milieu desquels il annonce le retour prochain du Christ et l'apparition de la Jérusalem céleste. Deux femmes, Priscille et Maximille, l'accompagnent, sont le sujet des mêmes phénomènes

(1) *Jean*, IV, 29.
(2) *Galat.* III, 28.
(3) Voir p. ex. G. Fangauer, O. S. F. S., *Stilles Frauenheldentum oder Frauenapostolat in den ersten drei Jahrhunderten des Christentums*, pp. 3-35 (situation de la femme dans l'antiquité hors du christianisme). Münster. i. w. 1922.
(4) II, 18-20.

que lui, se livrent aux mêmes prédictions. Maximille disparut la dernière de la scène. L'Esprit Saint, croyait-elle, gémissait parfois par sa bouche et lui faisait proférer des plaintes et des affirmations de ce genre : « On me poursuit comme un loup, Je ne suis pas loup, je suis Parole, Esprit et Puissance » (1).

Saint Paul déjà s'était vu obligé de rappeler aux femmes qu'elles devaient se taire à l'Église (2); il dut aussi leur remettre en mémoire la disposition providentielle qui soumet le sexe féminin au masculin, dans le mariage (3). Tertullien compose son *De Baptismo* parce qu'une femme hérétique vient d'arriver à Carthage où elle s'arroge le droit de prêcher et de baptiser. Un demi-siècle plus tard, saint Cyprien excommunie une certaine Paula, intrigante de première espèce, qui, par son argent, était parvenue à soulever des évêques d'Afrique, et à dresser ainsi autel contre autel (4).

A Jézabel, à Priscille, à Maximille, à Paula, il faudrait en ajouter plusieurs autres, les « saintes femmes » que le gnostique Marcion avait autour de lui, la Philomène, dont un autre gnostique, Apelle, appréciait particulièrement les révélations, etc, etc. Saint Jérôme, dans sa lettre 133, à Ctésiphon, fait une longue énumération de ces doctoresses de l'erreur. Il la commence par la fameuse Hélène, associée, d'après la légende, au père de toutes les hérésies, à Simon le Magicien (5).

Mais laissons toutes ces personnes qui ont voulu se rendre intéressantes en dehors des voies chrétiennes.

L'égalité entre l'homme et la femme, établie par le christianisme, ne met pas plus les deux sexes sur le même pied dans l'apostolat que dans le mariage. Le Christ, en effet, n'a fait aucune place à la femme dans la hiérarchie; c'est à des hommes seuls qu'il adressa son ordre d'aller enseigner toutes les nations; il ne confia

(1) L. DUCHESNE. *Histoire ancienne de l'Église*. t. I, pp. 270-276.
(2) 1 *Cor*. XIV, 34. Voir aussi 1 *Tim*., II, 17.
(3) *Coloss*., III, 18 et *Ephes*., V, 22.
(4) Sur ces femmes et d'autres du même genre, voir A. VON HARNACK, *Die Mission und Ausbreitung des Christentums in den ersten drei Jahrhunderten*, t. II, pp. 600-604. Leipzig, 1924. (Excellent aperçu sur le rôle des femmes dans l'Église primitive).
(5) Migne, *P. L.* t. 22, col. 1152 et 1153; *Corpus Script. eccl. latin.*, t. LVI, p. 248 (édit. I. Hilberg). Cfr. FANGAUER, *op. cit.*, p. 70.

qu'à des apôtres du sexe masculin le pouvoir d'absoudre et de consacrer. L'Église a donc toujours maintenu la femme dans une activité d'ordre secondaire et subordonné, par rapport aux ministres sacrés. Mais elle a toujours salué en elle un auxiliaire des plus précieux.

Saint Jean Chrysostome, après avoir rappelé le rôle prédominant qu'exerce l'homme dans les affaires extérieures, vie politique, vie judiciaire, etc., ajoute : « Mais dans les combats de Dieu, dans les travaux assumés pour l'Église, il n'en est pas de même. Car il peut se faire que la femme, dans ces nobles combats et labeurs, dépasse l'homme en courage » (1).

Puissante par la séduction qu'elle exerce; tenace et sachant revenir toujours à la charge pour aboutir à ses fins; dévouée, généreuse et ne comptant pas avec sa peine; douée de cet instinct maternel qui, généralisé et surnaturalisé, devient si aisément le zèle, la femme chrétienne se trouve merveilleusement préparée à transmettre à d'autres, à commencer par son mari et par ses ses enfants, une religion où le sentiment garde beaucoup de place, où l'amour est le premier commandement. Ainsi l'intimité que le mariage chrétien crée entre les époux, le rôle que la civilisation chrétienne attribue à la mère dans l'éducation de ses enfants tourneront à l'avantage de l'Église; il assureront le fonctionnement d'un des moyens les plus puissants, les plus universels, les plus réguliers de propagande religieuse.

Or, à ses origines, le christianisme gagne sans cesse du terrain beaucoup plus en se communiquant par des paroles discrètes de soldats, de marchands, de femmes, qu'en frappant les oreilles sur des places publiques ou dans des temples, par des sermons d'évêques et de prêtres. Il s'insinue, il se glisse dans les âmes. Un païen du second siècle, Celse, décrit, en un passage émouvant, où se trahit son mépris pour le christianisme et sa rage de le voir tant progresser, la propagande des fidèles et surtout des femmes.

(1) *Epistola* 170. MIGNE, *P. G.*, t. 52, col. 709 et 710. Dans un excellent ouvrage de la Sœur S. KASBAUER, S. S. P. S., *Die Teilnahme der Frauenwelt am Missionswerk*, Münster i. W., 1928, on trouvera une partie consacrée aux qualités de la femme pour l'œuvre missionnaire.

Elle est encore essentiellement de son temps, ce qu'elle était un siècle plus tôt.

« Dans les maisons privées, nous pouvons voir des ouvriers de la laine, des cordonniers, des foulons, gens pleins d'ignorance et de grossièreté qui, en présence des pères de famille âgés et prudents, gardent un profond silence. Mais quand, à l'écart, ils sont parvenus à attirer des enfants, des femmelettes aussi ignorantes qu'eux, ils commencent à tenir des discours étranges. N'écoutez pas, disent-ils, votre père, vos précepteurs. C'est à nos paroles qu'il faut prêter attention. Eux délirent, ils sont fous, ils s'amusent à des fables ineptes; aussi ne peuvent-ils ni découvrir ni pratiquer le véritable bien. Nous seuls, nous savons comment il faut vivre. Si vous ajoutez foi à nos enseignements, vous serez heureux ainsi que toute votre famille. Cependant, tandis qu'ils parlent de la sorte, s'ils voient arriver un des précepteurs ou des hommes sages ou bien le père lui-même, les plus timides se retirent en tremblant; les plus hardis... (leur disent que), s'ils veulent apprendre quelque chose de bon, il faut, qu'abandonnant leur père et leurs précepteurs, ils se rendent avec les femmes et leurs compagnons de jeux dans l'appartement des femmes ou dans les officines des cordonniers et des foulons, afin d'y apprendre ce qui est parfait ».

Comme il voyait clair ce païen du second siècle! Et un chrétien de la même époque a pris soin de confirmer ces précieux renseignements. Oui, dans cette diffusion du christianisme par des bouches qui parlent tout bas, et je dirais plutôt par des cœurs qui débordent d'enthousiasme et d'amour, les « appartements des femmes » méritent une mention à part. « C'est par elles (les femmes) et dans les appartements des femmes que s'insinuèrent, à l'abri de tout reproche, les enseignements du Seigneur » (1). Ainsi parle Clément d'Alexandrie (2).

Mais l'Église primitive ne se contenta pas d'admettre cet apostolat discret des femmes. Il suffit pour s'en convaincre d'ouvrir les Actes des Apôtres et les lettres de saint Paul.

(1) *Contra Celsum*, III, 55. MIGNE, *P. G.*, t. 11, col. 993 et 994; dans le *Corpus* de Berlin, *Origenes Werke*, t. I, édit. P. KOETSCHAU, pp. 250 et 251.

(2) *Stromata*, III, 6, MIGNE, *P. G.*, t. 8, col. 1158, *Corpus* de Berlin, *Clemens Alexandrinus*, t. II, édit. O. STAEHLIN, p. 220.

Voici que l'apôtre des Gentils, écrivant aux Romains, avant même d'avoir été chez eux, leur adresse l'avis suivant : « Je vous recommande Phébée, notre sœur, qui est dans le ministère de l'Église de Cenchrées, afin que vous la receviez en Notre Seigneur d'une manière digne des Saints, et que vous l'assistiez dans toutes les choses où elle pourrait avoir besoin de vous, car elle aussi a donné aide à plusieurs et à moi-même » (1).

Et plus bas, il salue quelques membres — 18 hommes et 8 femmes — de cette communauté romaine encore jeune, mais dont la ferveur est déjà réputée dans le monde entier. « Saluez Prisca et Aquila — l'épouse est citée en premier lieu, le mari vient après — mes coopérateurs dans le Christ Jésus, eux qui ont exposé leur tête pour me sauver la vie, auxquels je ne suis pas seul à rendre grâces, mais toutes les églises des gentils, et saluez aussi l'église qui se réunit dans leur maison... Saluez Marie qui se donna beaucoup de peine parmi vous. Saluez Andronicus et Junia, mes parents et mes compagnons de captivité, eux qui sont si considérés parmi les apôtres, qui même ont appartenu au Christ avant moi... Saluez Tryphaena et Tryphosa qui se donnent beaucoup de peine dans le Seigneur. Saluez Persis, l'aimée, qui se donna beaucoup de peine dans le Seigneur... »

De cette même Prisca ou Priscilla, qui une fois de plus est nommée ici avant son mari, les Actes des Apôtres nous apprennent qu'elle recueillit chez elle un juif alexandrin, remarquable par son éloquence, mais ne connaissant encore que le baptême de Jean le Précurseur. Les deux époux lui « exposèrent avec diligence les voies du Seigneur » (2), c'est-à-dire les connaissances indispensables pour recevoir le baptême. Il s'agit là d'Apollon, un des principaux disciples de saint Paul.

A n'en pas douter, ces femmes-là et bien d'autres femmes encore (3) furent pour les apôtres et leurs successeurs de véritables collaboratrices dans l'évangélisation. Elles ont contribué à établir des communautés chrétiennes dans leur ville. Elles ont exercé une sorte de protection sur les assemblées qui se tenaient

(1) *Rom.*, XVI, 1 et 2. — (2) *Actes* XVIII, 24-26.
(3) Voir les études citées de Harnack et de Fangauer.

dans leur maison. Elles ont aidé le clergé dans l'instruction religieuse des catéchumènes.

A ces genres d'activité, il faut encore en ajouter deux autres, propres aux premiers siècles chrétiens.

Les plus anciens documents déjà mentionnent des « veuves » des « ministrae »; plus tard on donne à ces femmes le nom de « diaconesses ». Prises surtout parmi les veuves et les vierges consacrées à Dieu, elles s'occupent des œuvres de charité et d'hospitalité. Elles ont aussi quelques fonctions liturgiques, par exemple dans l'administration du baptême aux femmes. A plusieurs reprises, l'Église stipula que ces diaconesses ne pouvaient être ordonnées ou servir à l'autel. L'institution se maintint plus longtemps en Orient qu'en Occident (1).

Pour l'autre sorte de ministère, il est plus difficile d'arriver à des conclusions fermes. On sait que, dans les premiers temps de l'Église, les charismes miraculeux étaient loin d'être rares. En dehors de la hiérarchie proprement dite et sédentaire qui, vers la fin de l'âge apostolique, commence à se préciser et comporte trois degrés : évêques, prêtres, diacres, il existait alors un personnel charismatique, non pas ordonné, mais désigné, disait-on, par le Saint Esprit, non pas toujours attaché à une église déterminée, mais souvent itinérant. On donnait à ces personnes des noms divers : apôtres, dans un sens nouveau du mot; docteurs; prophètes.

Saint Paul, comme nous l'avons vu, interdit aux femmes de prendre la parole à l'Église, d'y enseigner. Mais dans cette même épitre aux Corinthiens où se trouve le fameux passage : *Mulieres in ecclesiis taceant* (*I Cor.*, XIV, 34), nous lisons également ceci (XI, 5) : « Toute femme qui prie ou qui prophétise, la tête non voilée, déshonore sa tête ». Il paraît donc à plusieurs exégètes que la défense de saint Paul ne vaut pas pour le cas où la femme, emportée par le Saint Esprit, se met à chanter les grandeurs de Dieu et les abaissements du Christ, en pleine assemblée.

Quoi qu'il en soit, on cite dans l'histoire ecclésiastique le

(1) A. KALSBACH, *Die altkirchliche Einrichtung der Diakonissen*. Fribourg en Brisgau, 1926.

nom de plusieurs prophétesses, et de prophétesses orthodoxes. On conserva longtemps à Hiérapolis en Phrygie le souvenir des filles de saint Philippe. C'étaient des prophétesses. Miltiade, un des auteurs qui nous en parlent, mentionne immédiatement après elles une autre femme, également douée de ce charisme. Ammiade de Philadelphie (1).

Que conclure de tout ceci? Nous savons par ailleurs que dans certaines classes de la société, dans l'aristocratie par exemple, le christianisme s'est beaucoup plus répandu parmi les femmes que parmi les hommes.

D'autre part, nous devons déduire de l'exposé précédent qu'à côté des hommes, prêtres ou laïques, les femmes tinrent une place considérable dans la première diffusion du christianisme. C'est qu'indépendamment des qualités dont la Providence les a pourvues et du caractère, je pourrais dire sentimental, du christianisme, notre religion *s'insinue* alors dans les esprits et dans les cœurs, méthode d'apostolat qui convient le mieux à la femme; c'est ensuite que le christianisme, ayant commencé l'émancipation de la femme et ne lui ayant interdit que l'accès de la hiérarchie proprement dite, le sexe féminin a pris à cœur de se distinguer par son esprit de prosélytisme partout où celui-ci pouvait s'exercer. Ne faut-il pas féliciter ces femmes chrétiennes de leur initiative, du zèle ardent qui les transporta?

Des quelque cinquante chrétiens martyrisés à Lyon, vers 177, Blandine, esclave, mourut la dernière. Tandis que ses confrères étaient torturés, elle, suspendue à un poteau en forme de croix, rappelait aux patients le sacrifice du Christ et ne cessait de prier pour ses frères. Le biographe, témoin de son supplice, la compare à une mère qui vient d'animer ses fils au combat. Quand elle eut été déchirée par les bêtes, puis égorgée, les Gaulois, sortant de l'amphithéâtre, se disaient entre eux. « Vrai, jamais dans nos pays, on n'avait vu tant souffrir une femme ». Héroïques dans le martyre, ces premières chrétiennes surent être aussi héroïques dans l'apostolat.

(1) Cité par Eusèbe, *Histoire ecclésiastique*, V, 17, 3. MIGNE, *P. G.*, t. 20 col. 474; *Corpus* de Berlin, *Eusebius Werke*, t. II (édit. E. SCHWARTZ), p. 470.

Reines catholiques et rois barbares

De grands bouleversements se sont produits dans la partie occidentale de l'empire romain. En Italie, en Gaule, en Espagne, en Grande Bretagne, au Nord de l'Afrique, il reste sans doute un bon nombre de Romains, mais la domination romaine a cessé d'exister. Quel pouvoir l'a remplacée ? Celui des Germains. Les Francs, les Alamans, les Wisigoths, les Ostrogoths, les Vandales, les Alains, les Lombards, les Anglo-Saxons se sont partagé le monde d'Occident.

Presque tous ces peuples, à leur établissement de ce côté du Rhin et du Danube, sont livrés à l'hérésie arienne. Mais les Francs et les Anglo-Saxons adhèrent encore au paganisme. L'évangélisation des pays qu'ils occupent sera donc à recommencer. Hommes et femmes auront à se remettre à la tâche apostolique. Découvrons-nous encore des femmes apôtres ? Les Germains ont-ils eu leurs Thècle ? Quand je me rappelle l'histoire de mon pays, je vois défiler à mes yeux un bon nombre de missionnaires, évêques, prêtres, moines, venus d'Irlande, d'Angleterre, d'Aquitaine, où nés sur le sol de la Belgique : Vaast, Géry, Éloi, Lambert, Hubert, Ursmer, Bertuin, Ermin, Amand surtout. A côté d'eux, voici bien des femmes, toutes Belges celles-là, Gertrude, Waudru, Gudule, Harlinde et Relinde... Mais, avec la meilleure bonne volonté, je ne puis véritablement appeler ces femmes des femmes apôtres. Elles prièrent certainement et firent pénitence pour la conversion de leur pays. Quelle part directe prirent-elles au travail d'évangélisation ? Une part fort restreinte, semble-t-il. L'on est d'ordinaire réduit à faire remarquer que les monastères, où vécurent la plupart d'entre elles, ont imprégné nos régions de cette mentalité profondément catholique qui les a toujours distinguées.

Je cherche ailleurs, dans d'autres pays, à la même époque, v^e^, vi^e^, viie, viiie siècles, sans plus de succès. Je cherche en dehors des monastères, dans les familles mêmes de ces Barbares. Les documents ne me disent rien de l'influence qu'y exercèrent très probalement bien des femmes. Mais allons plus haut, à la cour de

ces rois hérétiques et païens. Là nous trouverons. La femme de l'époque barbare sut admirablement adapter son prosélytisme aux conditions nouvelles de la société. Afin de bien distinguer cet apostolat de l'apostolat féminin des premiers siècles du christianisme, quelques observations préliminaires s'imposent.

Les Romains et les Grecs à convertir d'abord étaient des civilisés, très fiers de leur culture hellénique. Ils choisissaient parmi les centaines de dieux ceux qu'ils voulaient, se faisaient initier aux mystères qui leur plaisaient davantage et, dans les classes élevées, ne croyaient plus à grand chose. Ils divinisaient l'Empereur, au moins après sa mort, mais ne subissaient nullement l'influence de sa religion personnelle. Ajoutez que des lois persécutrices empêchaient l'action apostolique ouverte des chrétiens. Ainsi s'explique le caractère, signalé plus haut, de la diffusion du christianisme aux premiers siècles. On connaît pour cette époque très peu de missionnaires proprement dits. Mais la bonne semence jetée dans une ville par un prédicateur de passage, par un marchand, par un soldat, par une femme, se transmettait, à voix basse, d'âme à âme, d'individu à individu.

Les Germains à convertir maintenant sont au contraire des peuples primitifs, des Barbares. A leur tête se trouvent des rois, dont le pouvoir est très loin d'être illimité, mais qui parviennent à exercer, s'ils ont fait preuve de qualités guerrières, une influence considérable. Simples encore, ces Germains se laissent aisément gagner par une parole éloquente, éblouir par ce qui leur semble miraculeux; qu'en leur présence, une idole, chérie auparavant, soit renversée par un missionnaire, elle devient aussitôt un faux dieu. Ils pensent et agissent par masses. Ajoutez que les rois barbares déjà convertis s'appliquent souvent à convertir les régions voisines des leurs, encore plongées dans l'hérésie ou dans le paganisme, qu'ils favorisent, d'une manière plus ou moins désintéressée, l'œuvre des missionnaires. L'époque de l'évangélisation des peuples barbares apparaît donc comme une époque de missionnaires et nous connaissons leurs noms par centaines. Tel est un premier trait à souligner. Le second, c'est que ces missionnaires s'efforcent d'obtenir pour leur œuvre d'apostolat la

protection efficace d'un roi chrétien. Amand se munit de celle du grand Dagobert pour aller convertir les Gantois. Boniface aura celle de Pépin le Bref pour aller évangéliser les Germains de l'autre côté du Rhin. Anschaire se présentera comme l'ambassadeur de Louis le Pieux chez les Suédois et les Danois. Enfin le dernier caractère du travail apostolique chez les Barbares, c'est que le missionnaire vise avant tout la conversion du roi, des conseillers du roi, des hommes les plus influents. Et cette méthode que je viens de résumer n'a pas été suivie seulement du Ve au IXe siècle. Elle fut reprise au XVIe et appliquée jusqu'à la fin de l'ancien régime. C'est la méthode le plus ordinairement pratiquée dans l'Église, du Ve siècle à la fin du XVIIIe. Et l'on s'en sert encore parfois de nos jours pour des peuples primitifs.

Il s'agit donc surtout d'atteindre le roi, le chef. Comment y réussir? Par sa femme. Cette méthode s'indiquait d'autant plus que, chez les Germains, la femme était beaucoup plus respectée que chez les Romains. L'histoire qui, dans les cas de ce genre, raconte vraiment les *Gesta Dei*, l'œuvre de la Providence, nous montre en effet une femme, une reine, à l'origine de la conversion de presque tous les rois barbares. Mais, plus encore que leur action elle-même, naturellement discrète, difficile à connaître et à décrire dans une chronique, l'histoire nous découvre les grands espoirs que l'Église plaçait en leur intervention. Des papes, des évêques les exhortent sans détour à employer tous les moyens pour convertir leur royal époux.

Clotilde ouvre la série de ces reines apostoliques. Son histoire est trop connue pour que j'y insiste. On a fort attaqué, depuis quelques années, les passages de Grégoire de Tours qui nous la racontent. Mais, sur ce point spécial de l'influence de Clotilde, nous avons le témoignage contemporain d'un évêque qui l'a connue, Nizier de Trêves, tandis que l'auteur de l'*Historia Francorum* écrit plus de trois quarts de siècle après le baptême (496) (1).

(1) GRÉGOIRE DE TOURS, *Historia Francorum*, l. 28-31, dans *Mon. Germ. Hist.*, *Script. rerum merovingicarum*, t. I (édit. W. ARNDT et B. KRUSCH), pp. 89-92. La lettre de saint Nizier où il est question de Clotilde dans *Mon. Germ. Hist.*,

Clotilde, élevée à la cour burgonde, avait eu une mère catholique, Carétène. Tous les enfants de celle-ci reçurent le baptême de la main d'un prêtre catholique, mais une de ses filles, mariée à Théodoric le Grand, roi des Ostrogoths, embrassa la religion de son époux, l'arianisme.

Clotilde, d'après Grégoire de Tours, ne cessait de s'entretenir avec Clovis de la vraie religion. Elle dut patienter longtemps. Dieu lui-même parut se mettre en travers de ses pieux desseins. Son premier fils, auquel elle avait obtenu de faire conférer le baptême, mourut bientôt et, après cette épreuve, le roi, plein d'idées barbares, sentit ses préventions croître contre le christianisme. Avec la reine, saint Remi travaillait aussi à la conversion du fier Sicambre. On sait comment le Dieu de Clotilde finit par triompher.

Ces faits se passaient vers la fin du ve siècle. Quelque cent ans plus tard, une arrière-petite-fille de Clotilde, Berthe, partageait avec un des rois de l'heptarchie anglo-saxonne, Ethelbert, le trône du Kent. L'historien de l'Angleterre, Bède, a pris soin de noter que, quand arrivèrent dans ce pays les moines envoyés par saint Grégoire le Grand, le souverain était bien préparé à les recevoir. Berthe ne lui avait été donnée pour femme qu'à la condition expresse de pouvoir pratiquer librement son culte à la cour. Un évêque, Liuthard, avait accompagné en Angleterre la princesse franque. Il célébrait les offices dans une église située près de Cantorbéry, bâtie autrefois par des Bretons catholiques, et où la reine venait faire ses dévotions. C'est là aussi que se réunirent les premiers chrétiens anglo-saxons baptisés par saint Augustin de Cantorbéry et ses auxiliaires. Vivant dans un tel milieu, subissant de telles influences, Ethelbert ne tarda pas à demander le baptême. Son exemple entraîna de nombreuses conversions parmi son peuple; il dut aussi impressionner vivement les autres rois anglo-saxons, tous, à ce moment là, encore plongés dans l'idolâtrie. Le pape envoya une lettre à Berthe pour la féliciter de la part qu'elle avait prise à la conversion de son mari (1).

Epistolae, t. III, pp. 119-122. — Voir G. Kurth, *Sainte Clotilde (Les Saints)*, pp. 50-64. Paris, 1897; A. Hauck, *Kirchengeschichte Deutschlands*, t. I, pp. 103 suiv. Leipzig, 1922.

(1) Béde, *Historia ecclesiastica* (édit. A. Plummer), I, 25 et 62, pp. 44-47

La fille d'Ethelbert, Ethelberge, que l'on appelait aussi Tata, fut donnée en mariage au roi de Northumbrie, Edwin (617-634), qui devait conquérir tous les états de l'Angleterre, à l'exception du seul royaume de son beau-père, le Kent. Bède nous raconte qu'aux envoyés d'Edwin venant demander la main de la jeune fille, on avait d'abord répondu par un refus : il n'était pas permis de donner une vierge chrétienne à un mari ne reconnaissant pas le vrai Dieu. Une nouvelle ambassade vint alors promettre, au nom du roi de Northumbrie, de laisser à la future reine l'entière liberté de pratiquer son culte. Tous ceux qui l'accompagneraient, hommes ou femmes, prêtres ou serviteurs, jouiraient du même privilège. Le souverain ne refusait pas de se faire instruire dans la religion chrétienne et de l'embrasser, s'il la jugeait plus sainte et plus digne de Dieu que le paganisme.

Paulin d'York fut désigné pour être le chapelain de la reine de Northumbrie. A sa demande, le premier enfant né de ce mariage, une fille, nommée Eanfled, reçut le baptême. Cependant le pape Boniface IV avait écrit à chacun des deux conjoints. Nous avons conservé ces précieux documents. Après avoir félicité Ethelberge de sa foi, le Souverain Pontife l'exhorte à travailler sans se lasser à la conversion de son époux : « Courage donc, glorieuse fille; ne cessez pas d'implorer de la miséricorde divine le bienfait d'une union parfaite entre vous et votre époux, afin que par l'unité de la foi vous ne fassiez plus qu'une âme, comme vous ne faites plus qu'un corps, et qu'après cette vie votre union se maintienne éternelle dans l'autre. Faites tous vos efforts pour attendrir la dureté de ce cœur en y faisant pénétrer les préceptes divins; faites lui comprendre combien est sublime le mystère de la foi que vous professez, et ce que vaut le bienfait de la régénération que vous avez mérité. Il faut que par vous se vérifie d'une manière éclatante le témoignage de l'Écriture Sainte qui dit : « L'homme infidèle sera sauvé par la femme fidèle ». Vous n'avez trouvé grâce devant Dieu qu'afin de rapporter en abondance à votre Rédempteur les fruits des bienfaits que vous en avez

Texte français de la lettre de Berthe, dans P. BATIFFOL, saint *Grégoire le Grand (Les Saints)*, p. 179. Paris, 1928.

reçus » (1). Les vœux du pontife, et sans doute plus encore ceux d'Ethelberge, furent bientôt exaucés.

Deux reines nous apparaissent également associées à la conversion des Lombards. Alboin a épousé une fille du roi des Francs, Clothaire I, qui porte le nom de Clotsinde. Comme Boniface IV à Ethelberge, saint Nizier, évêque de Trêves, écrit à Clotsinde, pour exciter en son âme la flamme apostolique. Il lui rappelle l'exemple de son aïeule Clotilde. Il lui développe toute une méthode d'apologétique à employer contre les ariens. « Nous vous en conjurons, par le jour terrible du jugement, écrit le prélat à la souveraine, lisez bien cette lettre, exposez-en exactement et souvent le contenu à votre époux. » — « Vous, reine Clotsinde, dans vos entretiens avec lui, venez-nous en aide, afin que nous puissions nous réjouir en Dieu d'avoir conquis une étoile si brillante, une perle si précieuse. Je vous salue de toutes mes forces ; je vous supplie de ne pas rester oisive ; ne cessez d'élever la voix, ne cessez de chanter les louanges de Dieu... Sachez que le principal espoir de salut et de rémission des péchés, c'est d'avoir ramené un pécheur de son égarement. Veillez, veillez. Dieu nous est propice. Faites en sorte, je vous en supplie, que par vous la nation lombarde devienne puissante contre ses ennemis... » (2) C'était là un bien beau programme. Malheureusement Clotsinde mourut trop vite pour le réaliser.

Mais, quelques années après, nous rencontrons à la cour lombarde, une des femmes les plus remarquables de l'antiquité chrétienne. Theodelinde, fille d'un duc de Bavière, parvint à prendre sur son mari, Agilulf, roi des Lombards, une très grande autorité. Paul Diacre nous montre ce souverain traitant avec le pape et avec les Romains, principalement à cause des exhortations de son épouse. Aussi, Grégoire le Grand écrit-il à celle-ci une lettre de remerciement. Il en profite pour l'exhorter, elle aussi, à travailler à la conversion de son conjoint (3). Et ici encore le zèle de la femme dompta la résistance de l'homme.

(1) Bède, *Historia ecclesiastica*, édit. PLUMMER, II, 9-11, pp. 97-106.
(2) Voir la note de la page 328.
(3) Paul Diacre, *Historia Longobardorum*, IV, 5-9, dans *Mon. Germ. Hist., Script. rerum Longobardorum*, pp. 117-120. Cf. BATIFFOL, *op. cit.*, p. 137.

Est-il besoin d'ajouter des noms à cette galerie déjà longue de reines catholiques ? Nous les trouverions surtout chez les Wisigoths, où Théodosie, femme de l'arien Léovigild, élève dans la foi catholique ses deux fils Herménégilde et Récarède. Or le second de ces princes devait ramener l'Espagne à la profession catholique, tandis que le premier, soutenu par sa femme, Ingonde, une arrière-petite-fille de Clovis, fut mis à mort plutôt que de consentir à abjurer. « Les princesses espagnoles qui se mariaient en France, remarque Mgr. Duchesne (1), ne tardaient pas à se faire catholiques; les princesses franques établies en Espagne, ne se laissaient pas convertir à l'arianisme. La fille de Clovis fut accablée d'outrages, à propos de sa religion, par son époux Amalaric. Ingonde eut beaucoup à souffrir de sa belle-mère qui s'acharnait à la convertir et parvint à la rebaptiser de force ».

A partir du IXe siècle, le flambeau sacré, que s'étaient passé les princesses germaniques, apparaît aux mains des princesses slaves.

On a souvent raconté le drame sanglant dont fut victime sainte Ludmilla, épouse du duc de Bohême, Boriwoi. Elle avait été initiée à la vraie foi par un prêtre morave, disciple des saints Cyrille et Méthode. Elle éleva chrétiennement ses deux fils. Mais le second, Vratislav I, épousa une païenne, Drahomira. Quand Vratislav fut mort, sa femme exerça la régence. Ce fut alors, entre elle, l'idolâtre Drahomira, et sa belle-mère, Ludmilla, la chrétienne, une lutte formidable, dont l'enjeu principal était l'éducation du petit Wenceslas. Ce conflit se dénoua d'une manière sanglante. Ludmilla périt, assassinée par sa belle-fille. Mais son sang fut non seulement une semence de chrétien mais de saint, puisque le petit-fils qu'elle avait tant aimé porte en histoire le nom de saint Wenceslas (2).

En Pologne, Dombrowska convertit son mari, le païen Mieczko. En Hongrie, Sarolta obtient le même résultat auprès de son époux, le duc Geisa. En Russie enfin, Olga, veuve d'Igor, reçoit

(1) *L'Église au VIe siècle*, pp. 561-562. Paris 1925.

(2) A. LEMAN, *L'évangélisation des Slaves*, Paris, 1929. F. Dvornik, *Les Slaves, Byzance et Rome au IXe siècle*, Paris 1926; du même, *Saint Wenceslas, duc de Bohême*, Prague, 1929.

le baptême. Moins heureuse que tant d'autres princesses, elle ne parvient pas à triompher du paganisme de son fils, Iviatoslav. Mais son petit-fils, Wladimir, jettera dans le Dniéper l'idole Peroun et arborera sur ses étendards la croix de Jésus-Christ.

Voilà sans doute de bien édifiantes histoires. On voudrait, en les retraçant, faire revivre toutes ces figures de princesses, charmantes et pieuses. Mais hélas! nous ne connaissons guère que par l'extérieur Clotilde, Berthe, Ethelberge, Clotsinde, Théodelinde, Théodosie, Ingonde, Ludmilla, Dombrowska, Sarolta, Olga. Oserions-nous les comparer aux martyres des trois premiers siècles, aux collaboratrices des apôtres, aux prophétesses de l'antiquité chrétienne? Plusieurs d'entre elles ne sont pas même canonisées. Et cependant leur action fut plus féconde, plus décisive, plus étendue. Ayant brisé le premier, le plus sérieux obstacle à la conversion des peuples, le paganisme ou l'arianisme de leur roi, elles ont largement contribué à amener à la religion chrétienne la nation des Francs, la nation des Anglo-Saxons, la nation des Lombards, la nation des Wisigoths, la nation des Bohémiens, la nation des Polonais, la nation des Russes. C'est un magnifique bilan. Nous dirons donc que la femme a joué un rôle plus considérable encore dans la conversion des Barbares venus de Germanie et d'Asie, qu'elle n'en avait eu aux trois premiers siècles dans la conversion de l'Empire romain.

Sur les traces de Lioba.

L'Angleterre, à peine convertie, se fit remarquer par une civilisation chrétienne supérieure à celle du continent. Parmi les savants qu'elle envoya dans l'empire franc, à l'époque de Charlemagne, le plus célèbre fut Alcuin. Nombreux et prospères étaient aux VIIIe et IXe siècles, les monastères anglo-saxons. De là sortirent bien des missionnaires de l'Europe, Willibrord et Boniface, surtout.

Or, dans l'une de ces abbayes, à Winburn, dans le Wessex, vivait, vers 732, une jeune religieuse nommée Leobgyda ou Lioba, fille unique de Dynne et d'Aebbe. Fort cultivée, elle excellait à

transcrire et à enluminer les manuscrits et elle ne passait aucun jour sans étudier la Bible. Mais les sources de l'époque nous la découvrent surtout séduisante par sa spontanéité, son égalité d'humeur, son amabilité qui la fait surnommer, en jouant sur son nom *Lioba*, *Geliebte*, la bien aimée, et le sens vraiment anglais de la mesure avec lequel elle réprouve les exagérations de l'ascétisme, coupables, d'après elle, de diminuer la fraîcheur de l'esprit. Parente, par sa mère, de saint Boniface, elle écrit un jour à l'apôtre de la Germanie une lettre en latin, où elle lui déclare gentiment qu'elle voudrait l'avoir pour frère, car nul homme de sa race ne lui inspire autant de confiance. Elle lui envoie en même temps, un petit présent, un rien, *munusculum*. Bien plus, comme elle a appris de sa supérieure, Eadburge, à composer des vers, elle en adresse quatre, modestes eux aussi, au grand missionnaire (1).

Arbiter omnipotens solus qui cuncta creavit,
In regno Patris semper qui lumine fulget,
Qua jugiter flagrans sic regnet gloria Christi,
Inlesum semper servet te iure perenni.

Or, Boniface, quelques années plus tard, voulant organiser les régions de l'Allemagne qu'il venait de conquérir au Christ, se souvint de Lioba et de Winburn. Son plan était de multiplier en terre germanique les couvents d'hommes et de femmes, où de petits garçons et de petites filles, offerts par leurs parents devenus chrétiens, s'initieraient à la vie monastique.

A sa demande, plusieurs moniales d'Angleterre vinrent donc le retrouver. C'étaient notamment Lioba, Chunihilt, Chuniturd, et, encore une fois, une Thecla. Chunitrud fut envoyée en Bavière, Thècle, en Franconie. Quant à Lioba, elle devint abbesse de Tauberbischofsheim et reçut la direction suprême de tous les monastères établis ou à établir de l'autre côté du Rhin.

Former en Allemagne des religieuses indigènes : tel était donc le but premier de saint Boniface. Mais, pour les préparer à la vie

(1) *Mon. Germ. Hist.*, *Epistolae Selectae*, t. I (*S. Bonifatii et Lullii epistolae*) édit. M. TANGL, p. 53; MONTALEMBERT, *Les Moines d'Occident*, t. V, p. 354, Paris, 1867.

monastique, il était indispensable qu'on leur donnât une instruction. Les religieuses anglo-saxonnes seraient les maîtresses des petites germaines et les monastères germaniques devraient posséder une école (1).

Telle est la première apparition qu'enregistre l'histoire d'une forme nouvelle de l'apostolat féminin. On peut saluer en Lioba et ses compagnes les *premières religieuses missionnaires*.

Une forme nouvelle! Une forme moderne, devrait-on ajouter, et même une forme contemporaine. Au moyen âge, l'exemple de Lioba et de ses compagnes est absolument isolé. Lorsque les deux premiers grands ordres missionnaires, les Dominicains et les Franciscains, entreprennent, au XIIIe siècle, la conversion de l'empire mongol, on ne trouve auprès d'eux, sur les vastes champs d'apostolat de la Chine, aucune religieuse.

A l'époque moderne, aucune religieuse non plus dans les Indes pour aider saint François Xavier et le P. de Nobili; aucune dans les chrétientés si prospères du Japon, de 1549 à 1630; aucune dans les réductions du Paraguay. Un seul pays de mission nous les montre à l'œuvre, comme infirmières et comme enseignantes, d'une manière un peu régulière, avant 1789. C'est la Nouvelle-France, le Canada (2). Dans la première moitié du XVIIe siècle, les Filles de la Croix viennent tenir l'Hôtel-Dieu de Québec. Les

(1) Voir la vie de sainte Lioba par Rodolphe de Fulda, qui écrivait une cinquantaine d'années après la mort de la religieuse, dans *Mon. Germ. Hist.*, t. XV, pp. 121-131; les vies de saint Boniface (*Script. rerum germanic., in usum scholarum. Vitae s. Bonifatii*, édit. W. LEVISON; les lettres de saint Boniface (édit. citée plus haut). — Excellent aperçu de la vie de Lioba, dans HAUCK, *Kirchengeschichte Deutschlands*, t. I, pp. 456-459. — Brochure du P. J. JENNES, *Lioba. De eerste missiezusters, VIIIe eeuw*, dans *Xaveriana*, Louvain, 1929. — G. KURTH, *Saint Boniface* (*Les Saints*), Paris, 1902.

(2) Voir le résumé substantiel donné par le P. CHARLES, S. I. sous le titre : *Les Religieuses missionnaires*, dans les *Dossiers de l'A. M.*, partie pratique, n. 19. Il y montre que des monastères de Clarisses, de Carmélites, etc., se constituèrent bien dans les pays de mission, après le XVIe siècle, mais pour prier et non pour vaquer à la besogne missionnaire; qu'on essaya aussi diverses formules d'associations de femmes, religieuses sans clôture, comme auxiliaires (p. ex. les Vierges de Jésus, fondées par le P. Cépari); mais que l'utilisation en grand n'eut guère lieu qu'au Canada. — Voir aussi G. GOYAU, *Les Origines religieuses du Canada*. Paris, 1924; et *La vocation missionnaire de la femme*. Conférence du même auteur (*Action féminine pour les Missions catholiques*). Paris, 1924. Étude capitale du P. A. VATH, S. I. *Die Frauenorden in den Missionen* Aix-la-Chapelle, 1920.

Ursulines, avec la vénérable Marie de l'Incarnation, arrivent dans ce pays; les Sœurs Hospitalières de Jésus, de Dieppe, y envoient leurs premières missionnaires infirmières; Marguerite Bourgeois y organise l'enseignement des filles.

Pourquoi n'a-t-on pas songé plus tôt à utiliser les ordres religieux de femmes pour l'œuvre missionnaire? Au XIIIe siècle, les couvents de cisterciennes, de dominicaines, de franciscaines se multiplient partout. Aux XVIe et XVIIe siècles, les Ursulines, les Visitandines, les Filles de la Charité, les Filles de la Sagesse, les Sœurs de Saint Joseph, les Carmélites et beaucoup d'autres congrégations anciennes ou nouvelles peuvent fournir, en vue de l'évangélisation des pays immenses découverts par les Espagnols et les Portugais, un personnel choisi et dévoué. Eh bien, parmi ces milliers et ces milliers de Sœurs et de Mères, il n'y en a pas cent qui aient pénétré en Asie, en Amérique ou en Afrique pour y collaborer à l'évangélisation.

Les conditions dans lesquelles se faisaient jadis les voyages, l'insécurité des pays de missions et d'autres causes de ce genre expliquent d'une manière très imparfaite l'anomalie qui vient d'être signalée. Il faut plutôt chercher sa raison dans la conception de la vie religieuse pour les femmes, conception que nous voyons dominer dans l'Église au moyen âge et à l'époque moderne.

Le chapitre V de la 25e session du concile de Trente recommande aux évêques de veiller à ce que la clôture des religieuses soit rétablie, partout où elle a été violée, qu'elle soit conservée là où elle est encore intacte. Il ajoute : « A aucune religieuse, après sa profession, il n'est permis de sortir de son monastère, même pour un temps court, sous quelque prétexte que ce soit, à moins de cause légitime qui doit être approuvée par l'évêque ». L'histoire des ordres de femmes en Belgique aux XVIe et XVIIe siècles nous montre les évêques travaillant à réaliser ce vœu, cette injonction du concile de Trente et devant parfois engager des luttes épiques pour y réussir.

Les religieuses devaient donc vivre *cloîtrées*... qu'est-ce à dire? Que non seulement les hommes ne pouvaient pas entrer dans leur couvent mais qu'elles-mêmes ne pouvaient pas en sortir.

Mais, à partir de 1817, nous assistons à un spectacle nouveau. Les Sœurs françaises de Saint Joseph de Cluny s'établissent alors à l'île Bourbon et, en 1819, au Sénégal (1). D'autres sœurs partent en 1818, pour l'Amérique du Nord, en 1826, pour l'Inde, en 1839, pour l'Orient, en 1842 et 1844 pour l'Océanie, en 1848 pour la Chine... J'arrête ici l'énumération. Bientôt naîtront les congrégations religieuses missionnaires, créées premièrement en vue des missions : Sœurs Blanches, Missionnaires franciscaines de Marie, Chanoinesses missionnaires de saint Augustin et d'autres. D'après la statistique de la Propagande, arrêtée le 30 juin 1927, on compte dans les missions catholiques relevant de la Propagande 13.916 religieuses européennes et 11.399 religieuses indigènes, contre 11.690 missionnaires européens du sexe masculin et seulement 5.619 indigènes. Le nombre des femmes consacrées à Dieu qui s'emploient à l'évangélisation du monde est donc supérieur de plusieurs milliers à celui des prêtres séculiers, religieux prêtres, frères et scolastiques, travaillant aux missions. Les femmes parties seulement depuis 1817 pour les pays païens ont, s'il est permis de recourir à cette formule un peu trop sportive, rattrapé et dépassé les hommes, partis... disons depuis le XIIIe siècle.

Comment s'explique cette merveilleuse transformation de la vie religieuse féminine, cette invasion pacifique du monde païen par les religieuses, cette participation infiniment plus intense et plus systématique, de la femme à l'évangélisation, depuis les débuts du XIXe siècle et surtout au XXe ?

L'effort missionnaire n'a jamais été aussi considérable dans l'histoire de l'Église que depuis les années 1820 environ. Et, ce qui n'était pas le cas au XVIe, au XVIIe ni même au XVIIIe siècle, les Protestants se rencontrent partout, dans les contrées païennes, à côté des catholiques, souvent ils les y devancent. Dans cette lutte gigantesque, les catholiques sentirent bien vite la nécessité de se servir des femmes; ils comprirent enfin les immenses ressources de dévouement, de charité, d'édification, d'intelligence thésaurisés dans ces milliers de maisons de prière et de mortification.

(1) G. Goyau, *Un grand « Homme »: Mère Jahouvey, apôtre des Noirs*, Paris, 1929.

L'apostolat contemporain se distingue d'ailleurs de l'apostolat médiéval et moderne par la méthode. Il vise à développer beaucoup plus qu'autrefois l'instruction religieuse des catéchumènes et des fidèles, et même leur instruction tout court. On verra souvent des missionnaires établir des collèges, des universités dont presque tous les élèves seront païens, protestants... afin de s'imposer dans un pays déterminé par leur valeur scientifique. Or pour l'instruction et l'éducation des enfants et des jeunes filles, les religieuses sont les maîtresses tout indiquées, irremplaçables.

Tandis que se faisait sentir de plus en plus le besoin de troupes nouvelles pour contrebalancer la concurrence protestante, tandis que l'instruction devenait la première tâche des évangélisateurs, une évolution se produisait dans la conception même de la vie religieuse des femmes. La Révolution française avait supprimé presque tous les ordres et les congrégations; beaucoup de religieuses s'étaient réfugiées en Allemagne, en Angleterre, aux États-Unis. La clôture ne s'accommodait guère de tous ces changements. Surtout il restait large place, quand l'heure de la liberté sonna, pour l'établissement de congrégations nouvelles, plus libres d'allures, possédant de nombreuses maisons, obéissant toutes à une même supérieure générale... Ces religieuses que, depuis le début du XIXe siècle, on change si facilement de résidence, qu'on reçoit en Belgique, pour leur postulat, qu'on expédie en France ou à Rome, pour une partie de leur probation ou pour les études, pourquoi ne pourrait-on pas aussi leur faire passer la mer, les embarquer pour la Chine et l'Océanie? Ici, comme presque toujours, il n'y a que le premier pas qui coûte.

Il reste des millions de païens à convertr et plus de la moitié d'entre eux appartiennent au sexe féminin; sur tant d'âmes l'action des prêtres catholiques est restreinte et souvent nulle. Dans les pays mahométans, dans les castes de l'Inde, tout rapport immédiat entre les femmes et le missionnaire est impossible. A côté des femmes, voici les enfants : comment atteindre les petits garçons sinon par leur mère? Et puis les malades hospitalisés et tant de catégories de disgraciés se trouvent aux mains des femmes, beaucoup plus qu'en celles des hommes.

Partout les religieuses ont, de plus en plus, des moyens de pénétration que le prêtre ne possède pas.

Où s'arrêteront les femmes dans leur course héroïque à la conquête des âmes? Dieu le sait. Quand on constate que, chez les indigènes, il y a actuellement 11.399 religieuses et seulement 5.619 prêtres, religieux et frères; quand on se rappelle que, dans la plupart des pays catholiques, le nombre des religieuses est beaucoup plus élevé que celui des prêtres et des religieux; quand on voit enfin des femmes et des religieuses toujours en plus grand nombre aborder les études supérieures et conquérir des grades universitaires... on envisage avec une confiance illimitée l'avenir du christianisme, du catholicisme dans le monde.

Il y a quelques années, Pie XI proclamait Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, patronne des Missions. Cet acte du Souverain Pontife fut trop peu compris de beaucoup de catholiques. Peut-être ce modeste article les aidera-t-il à en saisir la portée.

Il serait absurde de supposer, au ciel, la plus petite rivalité, le moindre sentiment de jalousie. Qu'on nous permette cependant de décrire ainsi ce qui s'y passa quand fut prise la décision de Pie XI.

Saint François Xavier, le patron des missions, dut féliciter la petite sainte de Lisieux, lui rappeler qu'aucune religieuse ne l'avait, lui, accompagné aux Indes et au Japon, et, comparant le temps présent, l'inviter à jeter un coup d'œil sur l'immense armée des femmes qui peinent aujourd'hui dans tous les pays de missions...

Et il me semble qu'après avoir contemplé avec lui ce beau spectacle, la sainte Carmélite prit la parole et dit doucement : « Grâces soient rendues à Dieu! Mais notez que parmi ces milliers de femmes vous chercheriez en vain aujourd'hui des Jézabel et des Maximille! Elles ne croient plus que le Saint Esprit gémit par leur bouche! Elles n'ont point la tentation d'élever la voix à l'Église! Elles n'aspirent même pas à reprendre les fonctions de diaconesses! Leur suprême ambition est d'insinuer doucement, sans bruit de paroles, sans désir de paraître, la religion de leur cœur aux miséreux sur lesquels elles se penchent, aux enfants dont elles éveillent l'intelligence, aux femmes qu'elles assistent à leur foyer. »

É. DE MOREAU, S. I.